

Étudiants, précarités et résonances dans la formation en travail social

Nadia Veyrié

La vitesse, la performance et la réussite sont devenues aujourd'hui des exigences à atteindre, à intégrer, à développer quotidiennement. À ce sujet, Hartmut Rosa met en évidence l'accélération sociale qui enferme les êtres humains dans une spirale infernale : « Puisque la progression de l'accélération sociale transforme notre régime spatio-temporel, on peut très bien le considérer comme omniprésent et invasif. Il exerce sa pression en induisant la peur constante que nous pouvons perdre le combat, que nous pouvons cesser d'être capables de suivre le rythme, c'est-à-dire de satisfaire tous les besoins (en augmentation constante) auxquels nous faisons face, que nous pouvons avoir besoin de repos et être exclus de la course folle » (2012, p. 85). De fait, nous nous interrogeons sur la vie des personnes précaires qui sont exclues de cette logique (emplois à courte durée, chômage, petits logements, insalubrité, etc.) ou qui se trouvent pris au piège pour *paraître*, coûte que coûte, dans la norme (achats compulsifs, endettement, etc). Comme le souligne Guillaume Le Blanc : « Si une vie n'est une vie que dans la visibilité qui l'instaure comme vie humaine, alors la fragilisation sociale engendrée par la précarité, en rendant une vie potentiellement invisible, l'expose à la déshumanisation » (2007, p. 195).

Pour certaines générations, notamment les jeunes, la précarité peut être présente « dès le départ », elle en devient presque trop familière. Ainsi, il faut choisir les bonnes écoles qui conduisent à la réussite, des études qui mènent à l'obtention d'un travail stable ; scruter en permanence l'évolution du marché de l'emploi ; cumuler les boulots ; vivre sa vie privée ; se créer un « réseau » de professionnels, d'institutions et d'amis pouvant pallier à tout risque de précarités, etc. En fait, si nombre d'étudiants ont pu accéder à des études supérieures, le déterminisme social (Bourdieu et Passeron, 1964) n'a pas pour autant disparu pendant et après les études.

La précarité étudiante est-elle aujourd'hui encore *invisible* ? « Il est vrai à la fois que le monde est *ce que nous voyons* et que, pourtant, il nous faut apprendre à le voir », écrit Maurice Merleau-Ponty (1986, p. 18). En fait, les représentations de l'étudiant « festif » nous semblent camoufler quelquefois les conditions de vie des étudiants. Des travaux démontrent qu'ils se trouvent dans des situations de précarité et même d'errance. Anne-Françoise Dequiré souligne que de « nombreux étudiants n'hésitent plus à fréquenter les centres d'accueil de jour et les restaurants du cœur afin de se restaurer [...]. D'autres sont littéralement en situation d'errance [...]. Certains sont contraints de dormir dans leur voiture. Enfin, d'autres encore ont le courage de franchir le seuil des centres d'accueil d'urgence afin d'y passer la nuit. Ces structures proposent une aide au jour sans contrepartie » (2007, p. 104). Certaines enquêtes nationales françaises sur les conditions de vie des étudiants révèlent d'autres éléments d'analyse pertinents (Observatoire national de la vie étudiante, 2014) pour tenter d'identifier cette précarité, mais les étudiants inscrits dans les formations en travail social n'y sont pas pris en compte. Ceci nous interpelle étant donné qu'ils sont eux-aussi confrontés à une précarité multifactorielle comme l'évoquent certaines recherches à ce sujet (GRIF, 2009-2010 et Lépine, 2015).

À partir de ce contexte sociétal, nous souhaitons révéler et interpréter la *précarité des étudiants en travail social*. Quelles formes peut-elle prendre ? Quels effets peut-elle produire ? La particularité des étudiants futurs travailleurs sociaux est de travailler auprès des personnes qui vivent, voire subissent, la précarité et la pauvreté. Il est essentiel de savoir quelle précarité les traverse eux-aussi ou a pu les traverser. De plus, dans quelle mesure le fait de connaître la précarité – qui peut se manifester sous différentes formes (financières, psychologiques, sociales, familiales et autres) – produit-il des effets dans leur formation et dans leur investissement auprès des personnes démunies ? Afin de tenter de répondre à ces interrogations, notre réflexion sera étayée par des observations liées à notre expérience de formatrice auprès d'étudiants en formation initiale et des témoignages de jeunes travailleurs sociaux diplômés sur leur vécu de la précarité pendant la formation et après l'obtention du diplôme.

Au tout début de la formation, un travail est engagé par les formateurs avec les étudiants pour connaître leur parcours et leurs motivations à intégrer une formation en vue de devenir des travailleurs

sociaux. Ils évoquent leur désir d'« aider les autres » pour les plus jeunes ou de « faire un métier en contact avec l'humain », par exemple pour les personnes en reconversion professionnelle. Conviction ? Idéal ? Candeur ? Quelles que soient ces motivations initiales, une réalité fait jour au fil de la formation et des stages : devenir des travailleurs sociaux qui seront « confrontés à des situations réelles marquées du drame, de l'urgence, de l'imprévisible, du hors-règle » (Autès, 1992, p. 59). Dans le cadre de la formation, nous pouvons relever une précarité *multiforme*. L'idéal est altéré par les difficultés personnelles, économiques, psychologiques, sociales qui s'entrechoquent, voire s'articulent. Certains étudiants peuvent évoquer un « manque de confiance » face aux réelles difficultés des usagers, à la réalité du terrain et dans leur formation. D'autres seront troublés par la résonance entre leur précarité, leurs fragilités et celles des usagers : souffrances, violences, précarités du quotidien. D'aucuns seront altérés pendant leurs années de formation par les épreuves de la vie : deuil et séparations. Des étudiants demeureront dans le non-dit conscient, par discrétion, par gêne, par crainte d'interrompre ou d'abandonner la formation, ou inconscient de la précarité vécue. Certains mettront en œuvre une compréhension de la précarité des personnes démunies comme levier de la prise en charge. La temporalité de la formation est alors essentielle dans ce cheminement qui permet une projection professionnelle et une implication pour repérer angoisses, craintes, autant sociales que psychosociales, dans cette société de l'accélération.

Quant aux témoignages donnés par les jeunes diplômés, ils nous semblent être complémentaires de nos observations de formatrice au sujet des étudiants. En poste ou en recherche d'emploi, la précarité a été présente pour certains dans leur formation. Ils posent des mots sur le souvenir de ce vécu, des mots qui révèlent un constat lucide sur la réalité sociale et dénotent souvent de l'humilité, de la lassitude et/ou un certain émoi. Ils sont d'autant plus conscients qu'aujourd'hui, être des travailleurs sociaux, arriver à « tenir ! » (Gaspar, 2012), c'est avant tout être des travailleurs de l'ombre. L'identité est camouflée pour survivre (Devereux, 2009), car une fois diplômés, la précarité n'est pas exclue. En effet, certains cumulent les contrats à durée déterminée, d'autres envisagent de changer de profession, certains arrivent à se stabiliser avec un contrat pérenne et un petit salaire. Ainsi, nous gardons en mémoire la situation évoquée par un jeune travailleur social qui étudiant avait dû faire une demande d'aide. Il s'était alors trouvé dans le même espace et au même moment qu'une personne qu'il avait accompagnée en stage. Une fois diplômé, être un usager parmi les usagers n'est pas exclu pour les travailleurs sociaux...

Enfin, la précarité interroge également l'accompagnement en tant que formateurs des étudiants précaires et fragilisés au quotidien dans les formations. Quelles sont les frontières du visible et de l'invisible de cette précarité à plusieurs figures ? Quelles sont nos possibilités de former en fonction d'une réalité sociale qui insécurise ?

Bibliographie

- AUTÈS Michel, *Travail social et pauvreté*, Paris, Syros/Alternatives, 1992.
- BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, *Les Héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964.
- DEQUIRÉ Anne-Françoise, « Le monde des étudiants : entre précarité et souffrance », in *Pensée plurielle*, n° 2007/1, n° 14, Paris, De Boeck Supérieur, 2007.
- DEVEREUX Georges, *La Renonciation à l'identité. Défense contre l'anéantissement*, Paris, Payot, 2009.
- FASSIN Didier, *Des maux indicibles. Sociologie des lieux d'écoute*, Paris, La Découverte, 2004.
- GASPAR Jean-François, *Tenir ! Les raisons d'être des travailleurs sociaux*, Paris, La Découverte, 2012.
- GROUPEMENT DE COOPÉRATION DE RECHERCHES EN ACTION SOCIALE ET MÉDICO-SOCIALE D'ÎLE-DE-FRANCE (GRIF), *La Précarité des étudiants en travail social d'Île-de-France*, étude réalisée par Danièle Lefèbvre, 2009-2010.
- LE BLANC Guillaume, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Seuil, 2007.
- LÉPINE Isabelle, « La précarité des étudiants en travail social. Synthèse d'enquête », in *Le Sociographe*, n° 50, juin 2015.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1986.
- OBSERVATOIRE NATIONAL DE LA VIE ÉTUDIANTE (OVE), *Enquête nationale Conditions de vie des étudiants 2013*, juillet 2014.
- ROSA Hartmut, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité*, Paris, La Découverte, 2012.
- TOURRILHES Catherine et VEYRIÉ Nadia (dir.), « Approches de chercheurs dans le travail social », *Le Sociographe*, hors-série 7, Nîmes, Champ social, 2014.
- UNION NATIONALE DES ASSOCIATIONS DE FORMATION ET DE RECHERCHE EN INTERVENTION SOCIALE (UNAFORIS), *L'Attractivité des formations de niveau III. État des lieux et perspectives*, Commission permanente niveau III, juin 2014.
- VEYRIÉ Nadia, « Quelle pédagogie pour quelle prise de risque ? », in *Le Sociographe*, n° 45, mars 2014.

Nadia Veyrié est Docteur en sociologie, formatrice à l'Institut régional du travail social de Basse-Normandie, chercheur associé au Centre de recherches et d'études sur les risques et les vulnérabilités de l'Université de Caen (France). Auteur de « Morts sociales » (dir.), *Le Sociographe*, hors-série n° 4, Champ social, 2011 ; *Deuils et héritages*, Le Bord de l'eau, 2012 ; *Fin de vie, société et souffrances*, Le Bord de l'eau, 2014.